

# Capitalisme, patriarcat et lutte des femmes

Christine Delphy

**Neuvième article** de *L'ennemi principal*, tome 1 : *économie politique du patriarcat* (première édition 1998, dernière édition 2013). Ce livre est un recueil d'articles de Christine Delphy, il est divisé en deux tomes.

Éditions ALSO

Anarchie, Lutte contre les Systèmes d'Oppression

# Capitalisme, patriarcat et lutte des femmes <sup>1</sup>

**Christine Delphy**

En ce qui concerne les femmes, la position de l'extrême gauche et celle de la gauche révisionniste <sup>2</sup> sont malheureusement très semblables, avec de petites variantes. L'extrême gauche réfute les thèses révisionnistes dans tous les domaines, mais sur ce point, elle ne s'en sépare que par une différence de degré. Sous la poussée des mouvements indépendants de femmes, les organisations d'extrême gauche se sont résignées à prendre le problème en considération. Elles avancent, mais contraintes et forcées et à reculons. On a l'impression qu'elles essayent de limiter les dégâts en raccrochant à toute force la lutte des femmes à la lutte anticapitaliste. Les analyses qu'elles fournissent sont tout à fait boiteuses et n'ont pas d'autre objet que de diriger les femmes vers la lutte anticapitaliste, comme elles le faisaient avant de prendre en compte l'exploitation spécifique des femmes. Avant, il n'y avait pas de problème des femmes. C'étaient des « prolétaires comme tout le monde », elles luttait contre le capital. Maintenant, on admet qu'il y a une exploitation spécifique, mais comme on l'impute aussi au capital, cela revient au même.

Par rapport au mouvement des femmes, les organisations révolutionnaires sont dans une position défensive. Elles n'avancent que parce qu'elles sont poussées. Et les discours sur la construction d'un « mouvement autonome de femmes » qui émanent d'elles paraissent assez ridicules et doublement paradoxaux : d'abord, ce mouvement existe – que signifie de vouloir le « créer » ? Ensuite, les militantes des organisations qui les tiennent sont doublement non autonomes : elles ne sont pas autonomes à l'égard de leurs organisa-

---

1. Publié dans *Premier Mai*, n° 2, juin 1976.

2. Dans le parler de l'extrême gauche des années 1970, les « révisionnistes » ou « staliniens » étaient les communistes du PCF auxquels l'extrême gauche refusait le titre de « communistes ».

tions et elles sont à la traîne des mouvements féministes, aussi bien au point de vue des revendications qu'au point de vue des analyses. Elles sont sur des positions réformistes.

### **Danièle Léger**

Peux-tu préciser tes critiques en prenant position sur les analyses du travail domestique et de la soumission formelle du travail domestique au capital<sup>3</sup> ?

### **Christine Delphy**

L'analyse des rapports entre famille patriarcale et capitalisme qu'on rencontre beaucoup dans les secteurs gauchistes du mouvement des femmes et dans les secteurs femmes des organisations gauchistes est insuffisante parce qu'elle repose sur une confusion entre un système économique concret et un mode de production. Un mode de production, c'est un modèle abstrait que je définirai comme un ensemble de rapports de production, plus précisément comme deux rapports de production complémentaires et antagoniques. Le rapport de production, c'est le rapport à sa subsistance. C'est, en langage de tous les jours, comment on gagne sa croûte. Le système concret, le système où l'on vit est hétérogène. Les éléments qui le composent sont compatibles à un certain niveau : la preuve en est qu'ils coexistent. Mais c'est un raisonnement circulaire que de désigner comme « capitaliste » tout élément de ce système, sous prétexte qu'on privilégie, dans l'analyse de ce système, l'analyse de l'économie et qu'on caractérise cette économie comme capitaliste. Pour ce qui est des rapports entre la famille et le capitalisme, ça me paraît un peu facile de dire simplement : « Bon, ça existait avant le capitalisme, mais le capitalisme l'a réemployé, etc. »

---

3. Théorie inspirée par Bruno Lautier et exposée par Danièle Léger dans le no 1 de *Premier Mai* et reprise dans « Femmes, capitalisme et famille » (*Premier Mai*, no 4, 1976), où Danièle Léger répond à mon « analyse sexiste ».

## **Danièle Léger**

Le rapport que j'établis entre capitalisme et exploitation domestique ne consiste pas seulement à reconnaître des formes précapitalistes d'organisation de la production, compatibles jusqu'à un certain point avec le capitalisme. J'avance que le capitalisme entretient délibérément ces formes d'organisation patriarcale du travail domestique (et donc transforme leur nature), dans la stricte mesure où elles lui permettent d'assurer une mobilisation extraordinairement efficace de la force de travail des femmes et de réaliser une plus-value absolue au moment où il achète la force de travail sur le marché du travail (puisqu'elles produisent et reproduisent gratuitement cette force de travail).

## **Christine Delphy**

Tu admetts que la famille existait avant, mais tu dis « maintenant, le capitalisme s'en sert ». Il faudrait, pour le prouver, identifier les fonctions de la famille précapitaliste, prouver que ces fonctions n'existent plus et, troisièmement, prouver que tout ce que fait la famille, le capitalisme s'en sert. Aucune de ces trois conditions n'est réalisée. La famille ne fonctionne pas seulement pour le capitalisme. Elle continue à remplir des fonctions qui ne servent pas au capitalisme.

## **Danièle Léger**

Lesquelles par exemple ? Je pense au contraire que les fonctions de la famille précapitaliste sont à la fois conservées et dissoutes à l'intérieur du capitalisme et dans les limites des besoins du capitalisme.

## **Christine Delphy**

Reprenons un point plus précis : la question du contrôle capitaliste sur la circulation de la force de travail. Ton argumentation (Léger 1976), celle de Bruno Lautier, celles de Wally Seccombe (1974)

ou de Jean Gardiner (1975), posent le mode de production capitaliste comme un mode de production dominant, les autres modes de production lui étant soumis. Moi, je voudrais qu'on ait des indicateurs réels de cette soumission. D'autre part, c'est une contradiction de parler d'un mode de production dominant ou de la soumission des autres modes à ce mode, dans la mesure où l'on n'admet pas l'existence d'autres modes.

### **Danièle Léger**

Mais il n'a jamais été question de dire que la domination du capitalisme signifie *ipso facto* la disparition de toutes formes d'organisation précapitalistes de la production. On peut montrer au contraire que certaines de ces formes ne sont pas seulement des « traces » d'une époque révolue, des formes résiduelles promises à disparaître à plus ou moins longue échéance, mais qu'il peut entrer dans la stratégie du capital de les maintenir pour contrôler plus efficacement et au moindre coût certains secteurs de la production. La démonstration a été faite pour la petite production marchande en agriculture. Mais ces formes précapitalistes d'organisation de la production n'ont aucune autonomie par rapport au capitalisme qui les maintient conditionnellement. C'est ce qu'on peut entendre par processus de conservation/dissolution et cela s'applique pleinement au cas du travail domestique.

### **Christine Delphy**

Il faut distinguer deux choses : la dominance d'un mode de production par rapport à un autre et l'existence, dans le système concret, d'une pyramide des exploités. Dire que « le mode de production capitaliste est dominant » me paraît du domaine du postulat, du dogme. Dire que dans le système concret, où tout se tient, il y a une exploitation économique à l'intérieur de chaque mode de production, mais que de toute façon, il y a des super-profités : c'est la classe capitaliste internationale, alors là,

d'accord !

Le mode de production domestique, en tant que modèle, en tant qu'ensemble de rapports de production, existait antérieurement au mode de production capitaliste. Il est différent, il n'y a pas de lien théorique entre les deux. Mais il y a évidemment des liens concrets.

### **Danièle Léger**

S'il y a des liens concrets, il faut que tu puisses en rendre compte théoriquement à un moment ou à un autre. C'est ça qui est important pour la construction du mouvement des femmes.

### **Christine Delphy**

Pour ma part, j'analyse la situation des femmes comme étant une situation commune, une situation de classe. Je parle des femmes mariées, c'est-à-dire d'une classe sociale, et non d'une classe biologique. Il peut très bien y avoir des hommes biologiques dans cette classe : les cadets, les vieux, les enfants sont dans la même classe. Les femmes, les vieux, les enfants, etc., constituent une classe parce qu'ils ont le même rapport de production, c'est-à-dire la même façon de gagner leur vie. À moins que l'on tortille, que l'on déforme le sens de la notion de « rapport de production », je pense que c'est une conclusion inévitable.

### **Danièle Léger**

Que veux-tu dire, dans « L'ennemi principal<sup>4</sup> », quand tu dis que « le mouvement des femmes doit se préparer à la lutte révolutionnaire » ?

### **Christine Delphy**

Lutte révolutionnaire, dans ce contexte, c'est d'abord le contraire de l'aménagement ou du réformisme. On a l'habitude d'entendre « révolutionnaire » dans le sens « lutte des classes ».

---

4. Article paru dans *Partisans*, numéro spécial « Libération des femmes », novembre 1970.

Or, être révolutionnaire, à n'importe quel plan, c'est être extrémiste par rapport à l'objet qu'on poursuit. Dans mon texte, c'était, je crois, très clair : lutte révolutionnaire signifiait lutte en vue de détruire complètement et absolument le patriarcat. Ce qui ne veut pas dire qu'on sait comment s'y prendre, ni ce qu'il faut détruire pour le détruire. Le découvrir fait partie intégrante de la lutte.

### **Danièle Léger**

Est-ce que cette lutte « révolutionnaire », au sens où tu emploies ce terme, s'articule d'une manière ou d'une autre, dans ta perspective, avec la lutte anticapitaliste ? Tout le problème est là.

### **Christine Delphy**

Pourquoi dis-tu que tout le problème est là ?

### **Danièle Léger**

Parce que je considère que la lutte anticapitaliste est première, y compris dans la perspective d'une transformation de la situation des femmes et compte tenu précisément des rapports qu'on peut établir entre l'exploitation domestique des femmes et le capitalisme, sous l'angle du contrôle exercé par le capital sur les conditions de production et de reproduction de la force de travail.

### **Christine Delphy**

Dans ces conditions, il n'y a pas de problème, pas d'articulation à faire. Si le concept de capitalisme est si large qu'il englobe l'exploitation familiale, eh bien ! dès que les femmes luttent pour leur libération, elles s'attaquent inmanquablement, et même sans le faire exprès, au capitalisme !

### **Danièle Léger**

Les choses ne sont pas si simples. La révolte des femmes – y compris des femmes de la bourgeoisie – contre l'oppression spécifique

qu'elles subissent en tant que femmes dans la société ouvre une brèche dans la cohérence de l'idéologie dominante. Elle n'est pas immédiatement, voire même à l'insu des intéressées, lutte contre les fonctions assignées à la famille (et dans la famille, aux femmes) par le capitalisme. Cette lutte ne peut être consciemment menée que par celles qui sont les mieux placées pour la prendre en charge, c'est-à-dire les femmes victimes de l'exploitation domestique. Reste donc à savoir si toutes les femmes mariées sont dans la même situation par rapport au travail domestique, si notamment la classe de leur mari est indifférente à ce point de vue.

### **Christine Delphy**

La classe du mari a une importance pour le niveau de vie des femmes, pour leur situation sociale. Une chose est claire, les femmes n'ont pas la classe de leur mari. 40 % des femmes, les femmes dites actives (dont l'immense majorité est prolétaire), ont une position de classe dans le mode de production capitaliste. Mais il y a toujours une confusion entre le fait d'appartenir à une classe au sens strict, c'est-à-dire de partager avec d'autres un même rapport de production, et la classe au sens de « milieu social<sup>5</sup> ». Quand on dit que la femme appartient à la classe du mari, on dit en général qu'elle appartient au même milieu que son mari, qu'elle voit à peu près les mêmes gens, qu'elle a à peu près le même niveau de vie. Donc « on » (c'est-à-dire la gauche) pose le problème en termes de niveau de vie, de consommation, alors que le problème est celui de la production, et plus précisément, des rapports de production.

Je serai la dernière à nier qu'il y a des différences entre les femmes : des différences de culture, des différences de position propre dans le système capitaliste, et des différences de niveaux de vie. Mais ces trois choses doivent être tenues séparées : les différences culturelles sont souvent dues à leur origine de classe,

---

5. C'est l'opposition entre la définition marxiste (la première) et la définition wébérienne (la deuxième) de la classe.



à la classe du père. Le niveau de vie, lui, dépend beaucoup plus de la situation de classe du mari. Enfin, elles ont une position de classe propre dans les rapports capitalistes, si elles travaillent effectivement.

Mais parlons de niveau de vie, ou de milieux sociaux : ces différences ne sont pas fondamentales dans le statut des femmes. Loin d'opposer les femmes entre elles, elles sont dues à une seule et même chose, elles sont dues au fait du mariage. Il y a des différences qui sont les mêmes que celles des hommes, des différences capitalistes, entre une femme qui est dactylo et une femme qui est professeur. Mais dire que les femmes ont des différences, et à la limite des divergences entre elles, parce que du fait de la classe de leur mari, elles sont distribuées dans des milieux sociaux différents, ça, c'est absolument le contraire de la réalité. Parce que c'est en raison d'un sort commun qu'elles ont des différences. La base même de ces différences est une communauté de sort qui est le mariage, et c'est le mariage qui précisément distribue les femmes à des hommes différents donc dans des milieux différents.

Or l'explication des rapports entre capitalisme et patriarcat par le contrôle capitaliste sur la circulation de la force de travail ne rend compte de la situation que d'une partie des femmes : les femmes qui sont mariées à des salariés et à des salariés exploités. Elle ne rend absolument pas compte de la situation des femmes qui sont mariées soit à des travailleurs indépendants – artisans ou agriculteurs – soit à des bourgeois. Si on veut parler du travail domestique, il faut le prendre dans son ensemble.

### **Danièle Léger**

Dans la mesure où tu admetts *a priori* que le travail domestique est une réalité homogène selon qu'il s'agit d'une femme de bourgeois ou d'une femme de prolétaire. Or, c'est une question...

## Christine Delphy

Tu parles dans ton article « des femmes de bourgeois qui ne fournissent aucun travail ménager ». C'est un mythe. Toutes les femmes fournissent du travail ménager, même si elles ont une bonne ou deux bonnes. Il faut se défaire de l'image finalement très moralisatrice du travail ménager, selon laquelle cela consisterait à faire certaines choses, à balayer, etc. Au fur et à mesure que la consommation augmente, il y a plus de travail ménager à faire. S'occuper d'un appartement de dix pièces, c'est un train de vie important qui demande plus de travail que de s'occuper d'un deux pièces.

Prenons le cas de gens qu'on peut observer, qui ne sont même pas des grands bourgeois. Leurs niveaux de consommation ne sont pas seulement supérieurs en quantité. Ils ne consomment pas seulement plus de nourriture, plus de vêtements mais surtout, ils ont des consommations différentes, pas seulement une surconsommation par rapport à la consommation normale ou à la consommation ouvrière. Par exemple, les enfants des classes petites-bourgeoises consomment énormément. Ils consomment non seulement plus d'argent de la part de leurs parents, plus de vêtements, plus de joujoux. Mais surtout, ils consomment plus de temps de leur mère. Entre autres, parce qu'ils ont des activités extracurriculaires. Il est ridicule de considérer le travail ménager comme un tout, parce que la consommation de tous les ménages n'est pas la même, ni en biens, ni donc en services. Et les services, dans le ménage, c'est la femme qui les fournit. Il est absurde de dire : « quand une femme a une bonne, la bonne la remplace ». La bonne ne la remplace pas : elle fait des choses qui libèrent le temps de la femme pour que celle-ci puisse faire d'autres choses. Ne pas voir cela témoigne d'une pensée sexiste.

Et il n'y a pas seulement les femmes de bourgeois et les femmes de prolétaires. Il y a les femmes d'agriculteurs et les femmes d'artisans qui ne sont ni l'un ni l'autre. Il faut donc trouver une explica-

tion qui rende compte de l'exploitation du travail domestique sans se référer à la vente de la force de travail du mari.

### **Danièle Léger**

Il ne le faut que dans la mesure où tu ne veux pas établir de distinction dans la situation des femmes mariées à l'égard du travail ménager, sur la base de la place de leur mari dans les rapports sociaux de production.

### **Christine Delphy**

Mais même pour les femmes de prolétaires, ce modèle ou cette hypothèse ne rend absolument pas compte de leur exploitation. Car, avec l'hypothèse que tu formules, on arrive au résultat suivant : c'est que l'exploitation domestique de la femme de salarié se résume finalement à celle de son mari : elle a fourni de la plus-value. Mais la spécificité de son rapport de production est complètement occultée. On peut arriver à démontrer par exemple, comme le fait Gardiner, en prenant en compte le travail ménager fourni par la femme et non pas seulement la consommation du ménage (ce que le salaire achète), que la plus-value prélevée par le capitaliste sur le salarié est produite à moitié par le mari et à moitié par la femme. Soit, mais on passe complètement à côté du fait essentiel : la femme n'a pas le même rapport de production, c'est-à-dire le même rapport à sa croûte que son mari. On ne rend pas compte de la spécificité du travail ménager et de l'exploitation domestique.

### **Danièle Léger**

Que l'interprétation avancée ne rende compte qu'imparfaitement ou incomplètement de la situation vécue des femmes est une chose. C'en est une autre de saisir si elle établit ou non, de façon convaincante, que le capital exploite, sous des modalités particulières, le travail des femmes mariées. Le point central de la discussion, son enjeu, c'est de savoir si les femmes ont intérêt, pour

se libérer de leur situation d'exploitation, à se mobiliser contre le capital ou à mener une guerre de sexe.

### **Christine Delphy**

J'entends bien. Il est bien question de savoir quelle est la spécificité de la situation économique des femmes. Or ce modèle n'en rend pas compte. Ce n'est pas parce que le capitalisme achète et exploite la force de travail du mari qu'il exploite du même coup la femme. C'est absolument faux. Elle est exploitée par son rapport de production, c'est évident, pas par celui de son mari.

### **Danièle Léger**

Tu dis que la femme de bourgeois n'est pas davantage libre de fournir des prestations de représentation sociale que la femme d'ouvrier n'est libre de fournir du travail domestique au sens restreint du terme, et que c'est la soumission à leur mari, le fait du mariage, qui constitue leur sort commun et qui fonde leur solidarité. Néanmoins, tout ton raisonnement consistait à montrer que « l'exclusion du travail des femmes du domaine de l'échange » ne résultait pas de la nature de leur production puisque leur travail gratuit s'applique : 1. À la production de biens et de services qui arrivent et sont échangés sur le marché (dans l'agriculture, l'artisanat, le commerce); 2. À la production de biens et de services qui sont rémunérés quand ils sont effectués hors de la famille et non rémunérés dans la famille. Tu montrais donc l'absurdité qu'il y a à déclarer improductif le travail domestique des femmes. Comment vas-tu faire pour démontrer que « les prestations de représentation sociale dégagent de la valeur » ?

### **Christine Delphy**

Mais ça n'en dégage pas ! Pas plus que le reste du travail ménager fourni par les femmes ! Pourquoi établir une coupure ? Toute mon argumentation est basée là-dessus. Ça ne dégage *pas* de valeur. Mais ce que je montrais, c'est que *ça n'a pas d'importance*. La

question n'est pas de savoir si les activités de la femme sont productives<sup>6</sup> ou non. En fait, elles le sont potentiellement. Mais je ne dis pas que pour autant, il faille les qualifier de « productives ». La valeur est un rapport social. Elle naît de l'échange d'une part ; mais il ne suffit pas que le produit soit échangeable dans l'abstrait. Il faut qu'il soit effectivement échangé. La valeur existe uniquement quand quelqu'un la reçoit. Le travail des femmes n'a pas de valeur pour elles parce qu'elles n'en touchent pas la valeur, parce qu'elles n'échangent pas leur travail. Ce que j'ai voulu montrer, c'est précisément que, dans cette non-valeur, la nature du travail n'intervient pas. Il n'est pas question de reconnaître une valeur à certains travaux ménagers seulement – balayer ou faire la cuisine – parce que, subjectivement, on trouve cela socialement utile. Ce n'est pas le critère : il y a des tas de choses qu'on trouve socialement inutiles et qui ont de la valeur. Il n'est pas davantage question de reconnaître de la valeur à ce que font les femmes dans la famille et qui en aurait aussi ailleurs ; le critère n'est pas non plus l'existence ou non de ces services sur le marché.

Je n'ai pas cherché à « revaloriser » la nature des tâches des femmes, mais à démolir l'idée que la nature des tâches ait un rapport quelconque avec les rapports de production. Ce qui m'intéresse, et qui devrait normalement intéresser tout matérialiste, c'est le rapport de production. Ce que j'ai montré, c'est précisément que quelle que soit la nature des tâches des femmes, leur rapport de production est le même. Il y avait peut-être une ambiguïté et j'en profite pour la lever ici : le point essentiel, c'est que le travail des femmes n'a pas de valeur quel que soit son contenu et que ceci indique qu'elles ne le possèdent pas pour l'échanger.

## **Danièle Léger**

Point de vue qui rejoint à certains égards celui de ceux qui éli-

---

6. Dans le sens de « productives pour le marché ».

minent l'ensemble du travail ménager de la sphère de la valeur et en tirent comme conséquence que les luttes des femmes ne sont pas pertinentes, ou seulement marginales du point de vue de la lutte anticapitaliste...

### **Christine Delphy**

Ah non ! J'utilise cet argument d'une façon totalement différente. Car eux ont, au contraire, le fétichisme de la valeur. Ils disent : « la valeur, c'est une chose en soi, ça existe, ce qui est exploité, c'est la valeur et si on ne crée pas de valeur, on n'est pas exploité ». Ce n'est pas vrai. *Ce qui est exploité, ce sont les gens et ce qui est exploité, c'est leur travail.* Au contraire, le fait que leur travail n'ait pas de valeur montre que ces gens, les femmes, ne sont même pas propriétaires de leur travail, et cela correspond justement à l'exploitation maximale. Le fait que le travail d'un ouvrier ait une valeur indique simplement qu'il le possède. Il ne possède que ça, donc il le vend à perte, telle est la théorie marxiste. Mais il possède au moins ça.

Le fait que le travail des femmes n'ait pas de valeur ne signifie pas qu'elles soient exclues de l'économie, mais simplement qu'elles ne peuvent pas vendre leur travail, donc qu'*elles ne possèdent même pas ça*. Elles ne le possèdent pas pour l'échanger, c'est pour cela qu'il n'a pas de valeur. Or ce fait, le fait qu'elles ne soient pas payées, est l'élément essentiel de leur rapport de production, de la façon dont elles gagnent leur vie : elles gagnent leur vie en faisant ceci et cela dans la maison dans le cadre d'un rapport de coercition personnalisé. Et, c'est le deuxième aspect, complètement occulté, elles n'ont pas un rapport libre à leur consommation.

Je vais essayer de résumer les choses.

Toutes les femmes mariées, quel que soit le type de travail qu'elles font, le type d'activités qu'elles ont, quelle que soit la classe de leur mari, ont le même rapport de production, le même rapport à la production de leur propre existence, qui est l'entretien. Et c'est ça qui les distingue des autres personnes et qui les rassemble entre

elles.

Ce qui est important, ce n'est pas la nature du travail, que ce travail soit « productif ». Les ouvriers qui travaillent dans les fabriques de tabac, les usines d'armement ou le nucléaire, qui font des choses inutiles ou nuisibles sont tout aussi exploités que ceux qui font de la semoule de blé dur, Marx s'est tué à le dire. Je voudrais que cette leçon soit apprise aussi pour le reste et qu'on ne réintroduise pas pour le travail ménager cette distinction entre ce que tout le monde considère comme utile – c'est-à-dire tenir une maison propre et faire la cuisine – et ce que les gens considèrent comme du luxe. Il se trouve que c'est comme ça que les femmes gagnent leur vie. Certains marxistes gardent l'idée d'un mérite, l'idée qu'on est rémunéré selon l'utilité qu'on a. On ne veut pas « récompenser » du nom d'« exploités » des gens qui ne font rien d'utile pour la société. Mais ça n'a rien à voir avec le concept d'exploitation. Une femme qui a un mari qui a décidé de l'employer de telle ou telle façon, n'a pas la liberté de travailler dans une fabrique d'armes ou dans une fabrique de semoule. Le loisir d'une femme qui *doit* « ne rien faire » parce que c'est comme ça qu'elle gagne sa vie n'est pas un loisir au sens sociologique du terme.

### **Danièle Léger**

Si, comme tu le dis, l'exploitation domestique est une réalité strictement indépendante, au plan théorique du capitalisme, sur quelles bases fondes-tu la solidarité des femmes en lutte contre leur propre exploitation avec les classes exploitées par le capitalisme ?

### **Christine Delphy**

La formulation de cette question me gêne. Elle implique que c'est aux femmes de trouver les bases de leur solidarité avec les autres exploités ; elle les met dans la position, en fait, de faire tout le chemin ; elle présuppose que les femmes ont des preuves à faire et des comptes à rendre à des exploités patentés. La solidarité, c'est par dé-

finition quelque chose de mutuel. Et cette mutualité exige que cette question soit retournée ou, plus exactement, rendue réciproque : comment les victimes du capitalisme – entre parenthèses, ce ne sont pas elles, mais l’extrême gauche qui pose cette question aux femmes – voient-elles leur solidarité avec les victimes du patriarcat ?

Le préalable à toute discussion sur la solidarité est de la part de l’interlocuteur (gauche ou prolétariat) une prise de position claire sur le patriarcat ou plutôt contre lui. On est loin d’en être là, et que cette prise de position se fasse tellement attendre semble indiquer que l’interlocuteur pourrait avoir des intérêts à la perpétuation du patriarcat. Mais de toute façon, c’est son choix : l’alliance entre les femmes et les « autres » (pour l’instant, je ne sais pas qui est l’interlocuteur) passe par là. C’est à lui (cet interlocuteur indéfini) de voir si l’alliance avec les femmes contre le capitalisme vaut le coût de l’abandon des bénéfices patriarcaux, ou s’il préfère garder ces bénéfices, au risque de ne pas pouvoir renverser le capitalisme tout seul. Sa décision nous en apprendra beaucoup – son indécision nous en apprend déjà beaucoup

## **Contacts**

e-mail

[editionalso@riseup.net](mailto:editionalso@riseup.net)

[editionalso@autistici.org](mailto:editionalso@autistici.org)

Mastodon

[@EditionsALSO@eldritch.cafe](https://eldritch.cafe/@EditionsALSO)

[@EditionsALSO@anticapitalist.party](https://anticapitalist.party/@EditionsALSO)

Twitter

[@EditionsALSO](https://twitter.com/EditionsALSO)

(si autant de contacts sont donnés c’est pour pouvoir rester joignables même si certains de nos comptes sont bloqués)

©2018-2020, v 1.1.1